

on peut détacher quelques lignes en manière de conclusion à l'enquête divertissante de la *Revue dorée* :

« La Torpille est la seule fille de joie en qui s'est rencontrée l'étoffe d'une belle courtisane ; l'instruction ne l'avait pas gâtée, elle ne savait ni lire ni écrire : elle nous aurait compris. Nous aurions doté notre époque d'une de ces magnifiques figures aspasiennes sans lesquelles il n'y a pas de grand siècle. Voyez comme la Dubarry va bien au XVIII^e siècle, Ninon de Lenclos au XVII^e, Marion de Lorme au seizième (?), Imperia au XVI^e, Flora à la République romaine qu'elle fit son héritière et qui put payer la dette publique avec cette succession ! Que serait Horace sans Lydie, Tibulle sans Délie, Catulle sans Lesbie, Properce sans Cynthie, Démétrius sans Lamie, qui fait aujourd'hui sa gloire ? »

§

M. Raymond Bouyer. (La Nouvelle Revue 15 septembre et 1^{er} octobre) consacre au *Debussysme* et à l'*Evolution musicale* (1901-1902) une étude intéressante où l'on note cette remarque :

« Tous les novateurs les plus récents de la musique vocale ont été *Debussystes*, comme M. Jourdain prosateur, sans le savoir, depuis feu Moussorgsky, le Slave, notant religieusement le cri de la souffrance humaine, jusqu'à nos mélodistes peu mélodiques, le Gabriel Fauré de la *Bonne Chanson* verlainienne, le Torre Alfina des étranges poèmes, le Gabriel Fabre des rêveries également inspirées par les frissons de la forêt chère à Maeterlinck... Et, déjà, les dialogues du fier *Fervaal* ou du *Rêve* n'avaient plus le coup d'aile mélodieux de la mélodie wagnérienne. C'est l'évolution dans le chant et dans l'orchestre, parallèlement. Et le fait, remarquable, ici pour tous ceux qui se plaignaient du vertige enivrant du drame musical, c'est qu'on entend les paroles ; bien que ces paroles soient amorties comme dans une chambre de malade, on ne perd pas un mot ; l'orchestre, en effet, a consenti le sacrifice de son panache, et la distraction serait sans excuse en présence des voluptés plutôt sévères de cette intarissable fluidité mystique, mineure... »

M. Raymond Bouyer montre une grande finesse dans ces lignes de critique comparée :

« Au sortir de Wagner, après le Delacroix des crépuscules sonores, Claude-Achille Debussy grelotte musicalement comme le *Pauvre pêcheur* ; après la pêche miraculeuse de

Bayreuth, son ascétisme musical est taxé de la neurasthénie malingre. Comme il ne fait point saillir ses muscles à la Michel-Ange, il nous ramène vers Giotto... A quand les Byzantins, les fonds d'or? — Debussy ne serait-il pas le proche parent de ces peintres frileux du Champ-de-Mars, *ingristes* sans scrupules de contour, amoureux des *gris*, palettes atténuées, chétives, discrètes, murmurantes, septentrionales, glacées comme un soir d'hiver, qui imposent aux yeux des Parisiens complaisants le règne nouveau du silence et la neige triste de Bruges-la-Morte? La poésie défunte de Rodenbach a, parmi nous, des continuateurs. De subtiles « correspondances » ont rapproché leurs noms :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent...

« Le Sidaner et Debussy semblent des peintres d'intimité, des musiciens du pianissimo ; leur procédé divise les tons dans la pâleur diffuse ; et leur songe doit se complaire aux atmosphères poudroyantes qu'allume au fond du jardin la lampe amicale... »

§

Il y a des petits chiens qu'on n'habitue jamais à la propreté et des criticules affligés de la manie de compisser les grands morts.

M. René Doumic, l'an dernier, souillait à sa mesure Paul Verlaine. Aujourd'hui (*Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre) il fait son possible pour salir Barbey d'Aurevilly. C'est le même procédé : le criticule s'approche, flaire, tourne, lève la patte, revient humer et, satisfait, il signe.

M. Doumic avait les plus personnelles raisons de maltraiter d'Aurevilly, qui fut un grand écrivain et un critique superbe. Critique, ses haines et ses enthousiasmes robustes ont pu dépasser le but ; mais, toujours, là même où l'injustice le grise, l'emporte, il étonne par la précision et la nouveauté d'une remarque, l'exactitude d'un rapport, le choix sûr de l'exemple, au milieu des traits hardis, de la grandiloquence, dans la langue la plus vivante et la plus colorée. Il dénigra Victor Hugo et loua prodigieusement Amédée Pommier. Mais l'erreur ne compte plus, elle-même noyée dans le torrent qui roule du haut d'une indignation que seules de grandes causes pouvaient provoquer...

Si, du moins, M. Doumic s'efforçait de renseigner ses lecteurs ! On le voit, affairé, user de la petite médisance, reprendre les commérages, flattant le déplorable goût du public pour les